Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse 2016-2017 :

Le mystère du corps parlant

On parle avec son corps

IV – Janvier 2017

« *Il ne s'agit pas du corps en tant qu'il nous permettrait de tout expliquer par une sorte d'ébauche de l'harmonie de l'*Umwelt *et de l'*Innenwelt *; c'est qu'il y a toujours dans le corps, du fait de cet engagement dans la dialectique signifiante, quelque chose de séparé, quelque chose de sacrifié, quelque chose d'inerte, qui est la livre de chair.*»

J. Lacan, *Le Séminaire,* Livre X, *L'angoisse* (1962-1963), Paris, Seuil, 2004, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 254.

La livre de chair, réalité humaine universelle, concept clé de la psychanalyse
par Remi Lestien

Lacan fait là explicitement référence à une pièce de Shakespeare, 'Le marchand de Venise' écrite à la toute fin du 16e siècle. À la fin du premier acte, on a cet échange, qui se déroule à Venise, entre Shylock, un usurier, et son emprunteur Antonio qui veut aider un de ses camarades à se marier.

> *SHYLOCK — Et je veux l'avoir cette obligeance ; venez avec moi chez un notaire, me signer un simple billet, et pour nous divertir, nous stipulerons qu'en cas que vous ne me rendiez pas, à tels jour et lieu désigné, la somme ou les sommes exprimées dans l'acte, vous serez condamné à me payer une livre juste de votre belle chair, coupée sur telle partie du corps qu'il me plaira choisir.*
>
> *ANTONIO — J'y consens sur ma foi, et, en signant un pareil billet, je dirai que le Juif est rempli d'obligeance.*

Le Marchand de Venise nous introduit ainsi à la réalité humaine dans ce qu'elle a de plus universelle pour l'être parlant. Tout lien social oblige et le corps s'en trouve directement concerné. Avec le langage apparaît le contrat écrit, la signature et la chair du corps… sans oublier les droits et les devoirs de tout individu plongé dans des liens sociaux : obligeance, reconnaissance de dette… sur fond tant de lutte sociale (Ici le rapport entre chrétiens et juifs) que de liens d'amitié, tant de sentiments amoureux que d'espoir de contrat de mariage.
Chacun d'entre nous l'a souligné, le corps est un monde opaque. Une opacité que tentent d'éclairer sa prise dans l'imaginaire et sa prise dans le symbolique. C'est en quelque sorte ce qu'Éric Zuliani nous avait décrit avec ce fantasme qui tente de faire le lien entre deux registres fondamentalement hétérogènes : celui du signifiant qui nous arrache au monde sauvage et celui de l'image. Le fantasme est cette formation inconsciente qui est bricolée à partir du symbolique et de l'imaginaire, comme une défense contre le réel du vivant. Autrement dit, le fantasme camoufle le réel de cette opacité.

Mais cette opacité recouvre de fait ce lien mystérieux entre le vivant du corps et le champ du langage. Nous naissons dans un bain de langage et le corps se trouve irrémédiablement pris dans son filet. Ce qui est irrémédiable, c'est la transformation qui y est opérée. Le corps est dénaturé. Le corps est arraché à la Nature – ou plutôt quelque chose de son innocence originelle est perdue. Mais déjà parler d'innocence est une erreur, car l'innocence appartient au monde signifiant. Plus fondamentalement, cette origine est perdue et c'est un leurre que de prétendre la retrouver – leurre qui a égaré des générations de linguistes, avant que cette recherche ne soit définitivement bannie de tout congrès. Pour l'être humain, la prise dans le langage est perdue dans la nuit du traumatisme.

Les sociétés humaines ont toujours voulu délimiter la frontière entre humanité et animalité qu'introduit cette entrée dans le langage. Quelque chose est perdu, et il est nécessaire que chaque individu en soit marqué pour qu'il soit introduit au champ du social et y trouver sa place. L'entrée dans le langage s'accompagne d'un sacrifice. Les sociétés ont longtemps voulu qu'une trace indélébile soit laissée, et pour cela ont imposé sacrifices individuels ou collectifs concernant tant le champ symbolique que celui du corps des individus.

Ce n'est pas le lieu ici de faire le tour de tous ces rituels sacrificiels, mais leur but est toujours de permettre que chacun puisse trouver à se représenter dans la collectivité, comme individu vivant et parlant. Énumérons quelques faits connus sans y apporter de commentaires.

* Sacrifices rituels de jeunes enfants dont on offre organes génitaux et langues à des dieux obscurs.
* Dans certaines civilisations, c'est une partie du sexe masculin et féminin qui est sacrifié par circoncision, excision et infibulation.

* Dans d'autres, c'est un dieu qui s'est incarné et qui a été sacrifié.
* Tatouages, scarifications ou piercing divers…

Certes nos civilisations contemporaines, prises dans l'engrenage scientifique et la prescription qu'imposent dorénavant ce que l'on appelle les Droits de l'homme, objectent à ces sacrifices corporels. Il n'en demeure pas moins qu'une limitation est toujours imposée à chaque individu, ne serait-ce que sous la forme d'avoir à obéir à des Lois.
La Science tend toujours plus à vouloir ignorer cette perte en la noyant sous l'illusion d'un savoir absolu sur le corps. Pour la psychanalyse au contraire cette réalité est essentielle et elle la subsume sous le terme de castration symbolique.
Essayons de nous y retrouver avec cette entrée dans le langage et la rencontre des signifiants.

Signifiantisation et phallus

La première opération est le prélèvement dans la réalité d'un signe, isolé comme tel et transformé dans un deuxième temps en signifiant par effacement de sa trace. Prenons comme modèle d'appréhension du signifiant le passage de la différence sexuelle dans le langage. Pour l'enfant, la prévalence imaginaire du phallus lui donne ce statut de signe, et c'est quand cet élément imaginaire est repéré comme manquant dans la réalité, puis nommé qu'il est de fait élevé au rang de signifiant.

Lacan le précise dans "La signification du phallus" : "(…) *de ce pourquoi corrélativement la signification de la castration ne prend de fait (cliniquement manifeste) sa portée efficiente quant à la formation des symptômes, qu'à partir de sa découverte comme castration de la mère".*[1]

Ça manque, donc c'est là… dans le langage. C'est bien comme "pénis imaginaire manquant" que le phallus prend sa fonction signifiante. Dorénavant le signifiant phallus est extrait de la figuration imaginaire et peut servir au repérage de la position sexuelle du sujet dans le langage – et ceci est *sans égard à la différence anatomique des sexes*[2].
Ce n'est que dans ce rapport au signifiant que la dissymétrie entre homme et femme peut se situer.

La signifiantisation du pénis est donc un aller et retour. Aller qui va de la présence imaginaire à l'absence imaginaire puis, une fois l'opération signifiante effectuée, retour de la présence symbolique à son absence.

[1] J. Lacan, "La signification du phallus – *Die Bedeutung des Phallus*", *Écrits*, Seuil, 1966, p. 686
[2] *Id*.

Mais ce passage de la réalité imaginarisée au rang de signifiant, impose une soustraction de jouissance, une castration pour tous. Le signifiant phallus ne permet pas de dire la jouissance, ni non plus de représenter l'être du sujet tant masculin que féminin. C'est ce que Lacan développe dans une leçon du *Séminaire III* : *"Il y a en effet quelque chose de radicalement inassimilable au signifiant. C'est tout simplement l'existence singulière du sujet."*[3]

Cette castration est un 'moins' fondamental, une perte irréductible. Cette part du sujet perdue est ce que Freud rassemblait sous le nom d'objet perdu. Chaque individu doit faire le deuil de ce quelque chose qu'il doit offrir en sacrifice pour le porter à sa fonction de signifiant manquant – C'est ce que l'on appelle la castration symbolique qui concerne tout autant le corps du sujet que son être.
Nous en prenons exemple un peu plus tard avec le cas de Hans aux prises avec un phallus qui n'en fait qu'à sa tête, siège de jouissances insupportables.

Rassemblons rapidement les conséquences de ce sacrifice en quatre points.

*Le sujet ne pourra jamais s'abriter derrière l'identification à un signifiant pour dire son être, car le sujet du signifiant ne peut qu'être représenté par un signifiant pour un autre signifiant. C'est un manque d'être qui l'aliène au monde du langage. Dès avant sa naissance il est introduit dans tout un monde de nomination, dans un monde où règne la Loi symbolique et l'entente collective sur la signification – à condition de pouvoir se référer à la garantie apportée par le Nom du Père. Le sujet, s'il accepte cette castration, pourra s'y retrouver entre les générations et dans la différence sexuelle, saisir quelle place il peut prendre et éventuellement assumer sa fonction dans la reproduction.

*Le sujet appartient à un monde de parole, d'échange, un monde de contrats, de pactes et donc d'obligation sociale. Nous sommes les obligés de l'Autre, nous devons en passer par la demande. Ajoutons une petite précision sur ce terme d'obligeance tiré du dialogue du Marchand : s'il désigne d'une façon un peu désuète une exquise politesse, il impliquait autrefois l'assujettissement par une obligation d'ordre juridique (ou morale).

*Le corps, lui, est mortifié par l'action du signifiant. Dans son grand texte de "Subversion du sujet et dialectique du désir", Lacan associe de façon homologue la castration symbolique et la métaphore du Marchand de Venise, et insiste sur la coupure : "*Ce moment de coupure est hanté par la forme d'un lambeau sanglant : la livre de*

[3] J. Lacan, *Le Séminaire,* livre III, *Les psychoses*, Seuil, Paris, 1981, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 202.

chair que paie la vie pour en faire le signifiant des signifiants, comme telle impossible à restituer au corps imaginaire ; c'est le phallus perdu d'Osiris embaumé." [4]
Ce dont le corps est privé devient le signifiant même de son aliénation – c'est le phallus, signifiant mortifié, signifiant du sacrifice qui devient par là-même l'objet qui entre dans la dialectique de la demande et du désir.

*Le corps de l'être parlant est dénaturé. Radicalement : il n'y a plus d'accès direct, immédiat à la Nature. Le langage introduit une dysharmonie, une perte de la fonction instinctive. Le corps est devenu Autre et il faut se rendre à l'évidence nous ne pouvons pas être notre corps – ce corps nous ne pouvons au mieux que l'avoir.
Pour appréhender ce corps mortifié, nous n'avons que les images et les mots qui sont des vecteurs de significations tout à la fois venues de l'Autre et parfaitement singulières.
A l'aide de ces significations, le sujet peut se représenter ce corps en se donnant l'illusion de son unité. Mais ces significations rentrent surtout dans la chaîne signifiante, et par un jeu de substitution sont le support des symptômes : *"[un symptôme,] métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant, – [dont] la signification [est] inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre."*[5]

Lacan décrit ainsi tout un univers symbolique où la garantie de l'ordre signifiant appartient à l'Autre.

L'objet *a* et la séparation [6]

Mais Shakespeare est encore beaucoup plus précis dans le Marchand de Venise. Si vous relisez la scène I du quatrième acte, vous verrez que la question de la dette est abordée avec des accents quasi chirurgicaux. En effet, Antonio ne pouvant régler sa dette, le couteau acéré est brandi par Shylock – Il le lui faut ce morceau de chair, logé tout près du cœur. Le juge vénitien ne pouvant refuser le jugement sans commettre un précédent fâcheux pour l'avenir des institutions judiciaires, rien ne semble pouvoir s'opposer à ce qu'on tranche dans le vif. Il faut toute l'argutie de Portia déguisée en avocat pour que le corps d'Antonio soit épargné. En effet, cette coupure chirurgicale, pour être compatible avec les lois vénitiennes, ne doit pas faire couler une seule goutte de sang chrétien. Et tout se retourne :

> *PORTIA — Le délai fatal est expiré, et le Juif est en droit d'exiger une livre de chair coupée tout près du cœur du marchand.*
>
> *SHYLOCK — tout près de son cœur ; ce sont les propres mots.*

[4] J. Lacan, "Subversion du sujet et dialectique du désir", *Écrits*, *op. cit.,* pp. 629-630.
[5] J. Lacan, "L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud", *Écrits*, *op. cit.,* p. 518.
[6] Terme essentiel que les *Séminaires X* et *XI* vont préciser.

PORTIA — Une livre de chair de ce marchand t'appartient : la cour te l'adjuge et la loi te la donne. Ô juge équitable !

PORTIA — Et vous devez couper cette chair sur son sein : la loi le permet et la cour vous l'accorde.

SHYLOCK — Le savant juge ! Voilà une sentence ! — Allons, préparez-vous.

PORTIA — Arrête un instant. Ce n'est pas tout. Le billet ne t'accorde pas une goutte de sang : les termes sont exprès ; une livre de chair. Prends ce qui t'est dû ; prends ta livre de chair. Mais si, en la coupant, tu verses une seule goutte de sang chrétien, les lois de Venise ordonnent la confiscation de tes terres et de tes biens au profit de la République.

Shakespeare est de son temps – les horreurs des Guerres de religion se propageaient dans tout le royaume d'Angleterre. Il n'hésite pas à oser mettre en scène les plus extrêmes conséquences de la dette.

Qu'est-ce à dire ? C'est qu'en-deçà de la garantie de l'ordre signifiant fondée sur le grand Autre, il y a la garantie inscrite dans le réel de l'expérience corporelle. Et ces deux garanties sont entremêlées. C'est bien ce réel que Lacan veut traiter à partir du *Séminaire X*. Dans la citation qui sert de point de départ à cette leçon, il aborde de front cette coupure et cette séparation de l'organe en prise directe avec la chair vivante.

"L'homme qui parle, le sujet dès qu'il parle, est déjà par cette parole impliqué dans son corps."[7] Et il isole la fonction de *"cette part de notre chair qui reste nécessairement prise dans la machine formelle, ce sans quoi le formalisme logique ne serait pour nous absolument rien."*[8]

Il n'est guère étonnant que dans ce Séminaire, Lacan revienne sur le rite de circoncision qui lui paraît alors un modèle de cette opération sur le corps. Le petit bout de prépuce devient une pièce détachée, selon l'expression de Jacques Alain Miller dans son cours de 2004-2005 : "*Une pièce détachée qui comme telle ne sert plus à rien et c'est ainsi qu'elle peut alors être asservie, se prêter à mille et un usages et d'abord à un usage, si je puis dire, de jouissance pure, si la jouissance est précisément ce qui ne sert à rien comme l'évoque Lacan au début du Séminaire Encore. (…) La chirurgie arrive à donner usage à un bout de chair, jusqu'alors négligé dans son éminente dignité."*[9]

Ce que nous explique Lacan, c'est que pour l'être parlant, il y a une nécessité structurale à ce qu'un morceau charnel lui soit arraché – c'est une part de lui même qui est prise dans la machinerie du langage – une part de jouissance irrécupérable qui

[7] J. Lacan, *Le Séminaire,* livre X, *op. cit.,* p. 253.
[8] *Op. cit.,* p. 149.
[9] J.-A. Miller, "Pièces détachées", Cours du 17 septembre 2004, inédit.

est sacrifiée dans la dialectique signifiante[10]. Mais cette part de vivant n'est plus subsumée par le signifiant du phallus que Lacan avait désigné comme signifiant létal dans le *Séminaire VI Le désir et son interprétation*[11], elle correspond plutôt à un lambeau de tripe vivante mise en jeu dans les rapports à l'Autre.

C'est l'enjeu des symptômes que de devoir s'appuyer sur l'Autre avec son corps – dans la visée de récupérer cette part perdue comme cause du désir. Le corps est donc bien le lieu du désir. "*Nous ne sommes objets du désir que comme corps. (…) Le désir reste toujours au dernier terme désir du corps, désir du corps de l'Autre".*[12]

Pour ce corps de l'être parlant, le dérangement de la jouissance est particulièrement complexe. Le corps est certes en partie mortifié par le symbolique avec une jouissance qui va se réfugier dans les entours des orifices pulsionnels. Mais la part de vivant sacrifiée reste vivante – vivante dans ce que Lacan est entrain de conceptualiser : l'objet petit *a*… comme cause du désir.

Le symptôme devient alors un évènement de corps dont l'autre n'est pas absent, un évènement dont la métaphore nous donne l'enveloppe formelle. On voit que le corps, loin d'avoir comme limite la peau, s'élargit à des frontières plus imprécises qui font tout l'enjeu du nouage entre les dimensions imaginaires, symboliques et réelles de ce corps.

La loi de la dette et du don devient ici un fait social total où va se nicher la jouissance opaque du symptôme.

Le corps, castration et clinique

Dans le Marchand de Venise, finalement cela s'arrange à coups d'arguties judiciaires, de liens d'amitié et de rouerie. Personne ne perd la face et chacun peut s'illusionner de retrouver la part de l'objet perdu dans son fantasme. Tour de passe-passe, malentendu, jeux sur le sens et manigances…
Disons que c'est la version comique et névrosée de cette pièce de Shakespeare. Mais pourrait-on imaginer les conséquences d'une pure prise à la lettre de cette dette, sans les mirages de l'amour et du désir.
C'est la subjectivité psychotique qui nous le dévoilerait sans artifice. On assisterait au découpage de la livre de chair dans le réel du corps pour l'offrir à la toute puissance de l'Autre, à moins que le meurtre de cet Autre ne vienne sanctionner cette dette insupportable. Mentionnons aussi la possibilité de passage à l'acte suicidaire.

Essayons d'éclairer notre propos de considérations cliniques.

[10] *Cf. L'angoisse*, *op. cit.,* p. 254
[11] J. Lacan, *Le Séminaire,* livre VI, *Le désir et son interprétation,* Éditions La Martinière-Champ Freudien, Paris, 2013, texte établi par Jacques-Alain Miller.
[12] *Op. cit.,* p. 249.

Et tout d'abord pour saisir ce que représente la castration symbolique observons un jeune enfant aux prises avec les grandes questions symbolique qu'il doit résoudre – *l'énigme de son sexe et de son existence.*
Le petit Hans est un garçon de 5 ans qui est tout accaparé dans l'imaginaire, il ne veut rien lâcher, ni les satisfactions qu'il trouve auprès de sa mère, ni celles procurées par le jeu avec son "fait pipi". Mais ses premières érections provoquent des angoisses insupportables. Il déclenche une phobie pour s'en protéger, mais il lui faudra réaliser des créations symboliques pour accepter de perdre l'objet phallus en accédant à la castration symbolique, outil toujours imparfait et parfaitement singulier : lui fera la trouvaille du tournevis et de l'amovibilité du pénis pour tant bien que mal supporter le corps féminin et le désordre du monde.

Nous n'avons fait qu'effleurer la réalité nouvelle qu'introduit le langage tant sur le corps que sur le sujet. Une réalité que le sujet névrosé se fabrique en acceptant le sacrifice, mais avec la contrainte d'avoir à s'y retrouver, tant avec son être qu'avec son corps – et l'Autre. Il est poussé à rechercher la part perdue de vivant chez l'Autre et c'est ainsi qu'il désire, et son désir s'appuie sur son fantasme. Ce désir et ce fantasme ne vont pas sans symptôme, c'est-à-dire sans embarras dans lequel son corps lui aussi lui apparait comme Autre – autant dire que ce corps est bien vivant et pas aussi harmonieux qu'il le souhaiterait. Avec ce corps qui n'en fait qu'à sa tête, le sujet ne peut que constater que *c'est plus fort que lui*.

À la suite de Lacan dans la fin de son grand texte "Subversion du sujet et dialectique du désir", reprenons pour le névrosé les embarras qu'il s'impose pour se débrouiller avec cette castration symbolique.
Le névrosé sait tout le bénéfice qu'il tire de l'inscription dans le symbolique, et il y tient. Mais il veut croire qu'en échange de cette castration il n'a rien perdu et contre toute évidence il la nie. Précisons : cette dénégation lui impose de ne rien savoir de cette perte et il se refuse à envisager qu'il l'ait déjà subie.
"Mais, cette castration, contre cette apparence, il y tient"[13]. Cette impossibilité logique se résout par des contorsions – le noyau de la névrose. Il attribue cette exigence de castration à l'Autre et se croit le débiteur d'une dette qu'il aurait omis de payer. Il s'invente un Autre consistant dont il serait l'obligé, et s'y refuse. "*Ce que le névrosé ne veut pas, et ce qu'il refuse avec acharnement jusqu'à la fin de l'analyse, c'est de sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre en l'y faisant servir."*[14] Avec cet Autre il joue à cache-cache et de fait il doit alors composer pour ne pas être confronté au désir de cet Autre,

- soit en considérant que le désir est impossible. L'obsessionnel n'est jamais là où la question du désir se jouerait et il s'acharne à se rendre coupable d'une dette qu'il veut rembourser sans que jamais son corps n'ait à en pâtir.

[13] J. Lacan, "Subversion du Sujet…", *op. cit.,* p. 826.
[14] *Id.*

Ainsi l'homme aux rats s'acharne à vouloir rendre une dette en multipliant les allers et retours entre des lieux où il ne trouve jamais la bonne personne. Cette circulation d'argent est l'objet de ruminations incessantes qui font exister un Autre exigeant qu'il ne consent pourtant pas à contenter.
- soit en considérant que le désir restera insatisfait. L'hystérie se tient toujours là où la question du désir se pose mais sans l'organe qui serait nécessaire à sa réalisation. Elle est en panne face au désir de l'Autre et trouve le moyen de s'en plaindre. L'aphonie de Dora quand elle est seule en présence de madame K., objet de son amour, témoigne de cette part perdue mais toujours vivante. Son corps est aux prises *avec son "primitif désir oral où il faut pourtant qu'elle reconnaisse sa propre nature génitale."*[15]

Au cours d'une analyse, il ne suffit pas de circonscrire le sens à l'infini. Tant que le corps reste épargné, nulle raison que la cause dernière puisse se révéler. Les témoignages de passe récemment entendus sont éclairants de ne pas laisser dans l'ombre cette part du sacrifice qui reste vivante pour le parlêtre. Le désir comme l'amour est une expérience de corps, et le sujet en analyse doit en saisir les enjeux tant imaginaires et symboliques que corporels.

Deux points pour conclure :
Avec cette racine corporelle du symptôme, l'expérience analytique fait bien la preuve qu'il ne s'agit vraiment pas d'une simple ballade dans le registre du sens de la vie. Elle se démarque donc radicalement des diverses psychothérapies, quel que soit leur versant humaniste.

Tous les non-dupes du scientisme contemporain se liguent haineusement contre la psychanalyse qui persiste à rappeler la nécessité structurale du sacrifice d'une livre de chair pour prix de l'inscription dans le langage. "Les excès imminents de notre chirurgie"[16], les diverses marques sur la peau et autres piercings que nos contemporains s'infligent, sont peut-être une réponse à cet oubli de la nécessité de ce sacrifice dans l'existence humaine.

[15] J. Lacan, "Intervention sur le transfert", *Écrits, op. cit.,* p. 221.
[16] J. Lacan, "De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité", *Autres écrits, op. cit.,* p. 357.